

LA COMTESSE DE HONG KONG (1966)

de Charlie CHAPLIN

Avec Marlon Brando, Sophia Loren, Sydney Chaplin, Tippi Hedren, Patrick Cargill, Margaret Rutherford, Géraldine Chaplin.

images Arthur Ibbetson ; musiques et chants Charlie Chaplin

Charlie Chaplin tire sa révérence au cinéma avec ce film qu'il tourne à 76 ans. Aussi bien, Marlon Brando, Sophia Loren ou encore Tippi Hedren rêvaient de tourner avec lui.

Le scénario : Au cours d'une croisière, Ogden (Marlon Brando) milliardaire soif américain, qui vient d'être nommé ambassadeur en Arabie Saoudite fait escale à Hong-Kong. Au départ du paquebot de luxe qui retourne aux États-Unis, il découvre cachée dans sa cabine une passagère clandestine. Il s'agit de Natascha (Sophia Loren) une comtesse russe qui a fui le communisme et Hong-Kong - qui à l'époque de l'histoire n'était pas encore la cité phare raffinée, briguée par la Chine.

Sans papiers ni visa elle veut vivre aux États-Unis, pour elle pays de la liberté. Dans un premier temps, Ogden rabroue cette intruse qui peut nuire à son prestige.

Mais petit à petit, dans un chassé-croisé fait de portes qui claquent, s'ouvrent et se ferment, de sonnettes d'intrus de toutes sortes, de salles de bain qui servent de refuges momentanés, Chaplin trouve le rythme habituel de ses films. La comédie romantique qui semble s'annoncer bascule dans les lois du burlesque, pour cependant y revenir dans un bel équilibre.

Petit à petit, le sombre Ogden va être ému non seulement par la beauté de sa passagère mais aussi par sa soif de liberté. Natascha est prête, pour son salut, à faire le grand saut qui peut lui coûter la vie. Ici Chaplin nous rappelle son film *L'émigrant* et sa soif d'entrer aux États-Unis.

A sa sortie, la critique se précipita pour éreinter le film ; fait bien connu du Maître qu'on veut avilir parce que le cinéma est entré, soi-disant, dans la modernité. Mais comme il arrive heureusement les chefs d'œuvre sont réhabilités.

Avec tous les moyens de l'époque, Chaplin place son film sous le signe du muet, époque qu'il a toujours regrettée. D'où la mise en scène statique, le jeu raide des acteurs, les écarquillements d'yeux. Charlie Chaplin veut s'offrir encore une fois un bain de vrai cinéma, une parenthèse dans un art devenu étranger pour lui. De cette mise à nu d'un art qu'il a élevé au plus haut niveau, il joue constamment sur le décalé ce qui le rend bougrement intéressant. Il épingle les êtres superficiels avec leur vernis de culture et tout un cérémonial hypocrite. L'intrigue l'intéresse autant qu'il peut célébrer la beauté de Sophia Loren, vivace et mutine, véritable double de Charlot qui enfile des vêtements trop larges. Elle est du côté de la nourriture du sentiment et y convertit le pataud Brando malade et nerveux. Ultime leçon de cinéma d'un Maître qui n'ayant plus rien à prouver, seul le désir encore et toujours de filmer, simplifie son discours en une œuvre profondément élégante et, à la fin avec les gros plans de Sophia Loren en larmes et de Marlon Brando mutique et fermé, d'une émotion très dense, sans efforts inutiles. Du grand art.

Il renverse le scénario de comédie romantique, qu'elle est aussi, avec des gags venus tout droit du burlesque, la grande école du muet.